

D^r J.-W. BAS

La qualité des aliments

La culture et l'élevage n'ont eu de tous les temps comme utilité majeure que celle de satisfaire aux nécessités nutritives des hommes ; les producteurs d'aliments, du premier au dernier, n'ont jamais eu d'autre rôle que celui de fournir une nourriture aussi parfaitement adaptée que possible à nos besoins nutritifs, qui sont de nature quantitative et qualitative. L'agriculture ne se plaint jamais d'avoir à fournir un ravitaillement abondant, car de cette abondance dépend sa prospérité. Elle fournit donc toute la quantité qu'on lui demande, mais elle oublie de nos jours que le consommateur se trouve au terme de la chaîne qui commence au sol, pour aboutir à la distribution. Le consommateur doit pouvoir défendre l'équilibre de sa santé, en usant d'aliments adaptés à ses besoins les plus subtils. Cette vérité première est oubliée ou reste ignorée. La transformation radicale de l'économie paysanne et celle de ses principes directeurs explique, sans doute, cet oubli, sans pour cela le légitimer. Le progrès dont on célèbre partout la toute-puissance s'est imposé aux techniques agricoles. Le moins que l'on puisse dire est que ceux qui en ont appliqué les principes à la production des aliments n'ont jamais tenu compte de la qualité « biologique » de ces derniers. On a visé exclusivement l'augmentation des rendements quantitatifs, et la production qualitative a été reléguée au magasin des accessoires et des vieilles lunes.

Personne ne peut nier que l'agriculture a été transformée radicalement dans ses pratiques et dans ses principes depuis les cinquante dernières années, par le progrès et par les conceptions scientifiques modernes. En partant d'un raisonnement qui n'est pas juste, à savoir qu'en dernière analyse, l'aliment n'apporte qu'une quantité définie de protides, de glucides, de lipides, de vitamines, de sels minéraux et de cellulose, toutes les denrées d'une même catégorie ont été considérées comme équivalentes entre elles. L'esprit analytique de la science a pu s'imposer jusqu'à maintenant et a permis aux producteurs d'aliments d'ignorer la valeur qualitative des denrées, en concentrant leurs efforts sur la production massive dont ils tirent des avantages substantiels. La transformation de l'agriculture est encore incomplète, mais se perfectionne chaque jour davantage. Les responsables de ses destinées réclament à grands cris l'accélération de cette révolution économique et industrielle, en raillant les paysans qui se montrent encore rebelles à la modernisation rationnelle de leurs activités. Les grandes entreprises, financièrement plus capables que les autres de s'équiper industriellement, donnent le ton ; mais les moyennes et les petites entreprises suivent avec peine un processus qui s'est amorcé dans toutes les campagnes. Presque tous les cultivateurs cherchent à se conformer aux impératifs du progrès dont on leur vante les avantages et dont on leur fait comprendre la nécessité.

Dans le domaine de la production alimentaire, plus que partout ailleurs, la modernisation des moyens de travail et la primauté du rendement quantitatif, comportent des avantages et des inconvénients. Si les avantages facilitent l'économie des entreprises, les inconvénients sont supportés par les consommateurs, qui n'ont pas encore compris que cette révolution, à laquelle ils collaborent

sans le savoir, est issue de principes mal étudiés. En agriculture comme dans les industries transformatrices de la matière première alimentaire, les progrès de la technique et l'application des données scientifiques modernes ont été imposés sans avoir été précédés d'une étude biologique complète. Les critères de qualité que la production emploie de nos jours, sont tous partiels, insuffisants, lorsqu'ils ne sont pas fallacieux ; aucun d'eux n'est capable de faire apprécier véritablement la valeur nutritive d'un aliment et son adaptation plus ou moins parfaite aux besoins nutritifs des consommateurs. Tous les critères dont on use de nos jours sont d'ordre économique et industriel, ils concernent les commodités, les facilités, la rapidité de la production ; les consommateurs doivent payer cher un aliment dont la véritable qualité n'a jamais fait l'objet d'une étude expérimentale et biologique.

Il n'en est pas moins évident que la modernisation des entreprises agricoles est devenue une nécessité inéluctable. L'accroissement extra-ordinaire des effectifs mondiaux a provoqué inévitablement la concentration des populations dans les cités géantes. Le monde agricole, seul producteur de l'aliment végétal de base, se vide rapidement de sa substance humaine au profit de l'industrie ; la campagne est désertée ; le quart des effectifs d'un pays comme le nôtre est obligé de fournir la presque totalité des aliments exigés par l'ensemble de la population. Les trois quarts de nos contemporains sont coupés de leurs attaches terriennes. L'agriculture manque de main-d'œuvre et l'on peut craindre qu'elle ne soit encore plus dépourvue d'aide dans un avenir prochain. Elle est contrainte pour survivre d'obéir à des impératifs modernes qui lui imposent un rendement quantitatif et la vitesse accélérée du travail ; ces exigences supposent un machinisme sans cesse plus perfectionné et plus important, elles supposent aussi la mise en pratique de procédés de fertilisation chimique intensive et d'usage commode ; ces deux caractères de la culture moderne postulent l'abandon des pratiques anciennes considérées comme trop lentes et insuffisamment rémunératrices. La production agricole, fermière, potagère, comme celle des élevages, est orientée toute entière vers le rendement massif. On exige, de la terre comme du cheptel, une production accélérée et intensive. Les exploitations qui ne veulent pas faire faillite sont obligées de fournir au plus vite et au moindre frais la plus grande masse possible de denrées. Cette évolution, à laquelle l'agriculture ne peut plus se soustraire, n'est pas favorable aux exigences qualitatives ; elle explique, sans la légitimer, l'attitude actuelle des agriculteurs, pour lesquels la qualité est devenue un luxe que personne ne leur propose de payer à son prix.

En réalité, les consommateurs qui ne sont pas encore informés du péril qu'ils courent en utilisant un ravitaillement de médiocre ou de mauvaise qualité, ne réclament pas encore des denrées plus conformes aux exigences de leur santé.

Depuis peu, nous assistons à la naissance d'un mouvement d'opinion profond qui ne tardera pas à se généraliser, et qui exigera une meilleure qualité du ravitaillement. Après avoir imposé à l'agriculture la quantité exclusive comme objectif N° 1, les responsables de ses destinées se trouvent à la tête d'une surproduction qui ne trouve plus de débouchés en raison de la mauvaise qualité de ses denrées. L'objectif qualité est à l'ordre du jour, et de nombreux efforts tendent à la revaloriser. Nous pensons néanmoins que, pour heureuse que soit cette évolution, inscrite d'ailleurs dans la nature des choses, rien ne sera vraiment efficace si l'on ne peut pas faire comprendre à nos contemporains que les difficultés actuelles ont comme origine commune des fautes majeures dont il est nécessaire de corriger les effets. Il importe donc de faire un bilan de ces fautes et de se rappeler que le progrès ne possède pas nécessairement comme corollaire la mort par malnutrition des victimes que nous sommes tous devenus.

(A suivre.)